

DE L'ENTHOUSIASME DE LA RÉSISTANCE À L'ENFER DE LA DÉPORTATION

Il aura fallu plusieurs dizaines d'années aux français, pour qu'ils prennent conscience de la réalité des camps de concentration et comprennent - un peu - le martyre des déportés. Lorsqu'ils ont eu enfin les yeux dessillés, ils ont reproché aux derniers survivants : *"pourquoi ne pas nous avoir dit tout cela ?"*

Pourquoi ? Parce que nous n'osions pas raconter l'incroyable. Voilà 60 ans, immédiatement après la victoire, des millions de prisonniers séparés des leurs depuis 5 ans déferlaient sur tout le pays. En même temps arrivaient des centaines de milliers de requis pour le service du travail obligatoire qui tentaient de s'attribuer le titre de "déportés". Perdus dans cette masse, les concentrationnaires revenaient par petits groupes échelonnés, au fur et à mesure de la découverte des camps, de leur état de santé, la plupart d'entre eux, réduits à l'état de squelettes, étant intransportables dans les premiers jours; d'autres étaient isolés à cause du typhus qui sévissait. Comment prêter attention à ces groupuscules ?

Plusieurs années plus tard, lorsque furent dévoilés les premiers films tournés par les anglais, découvrant des amoncellements de cadavres, des ossuaires, des mouroirs aux squelettes ambulants, aux yeux exorbités, aux membres décharnés : ce fut la stupeur, parfois le scepticisme, l'incrédulité. Comment croire que des êtres humains aient pu réduire leurs semblables à un tel état ?

Cependant, les documents étaient là.

Des dizaines d'années après, les allemands avouèrent qu'ils connaissaient l'existence de ces camps infernaux. À l'occasion du quarantième anniversaire de la libération de Neuengamme, le président du Sénat de Hambourg répondit à notre interpellation : *"Nous savions que vous étiez soumis à des exactions, mal nourris, contraints à travailler jusqu'à la limite de vos forces, mais nous n'osions rien dire, car nous avions peur. Après la libération, nous n'avons rien dit, car nous avions honte. Aujourd'hui, l'heure est venue de vous demander pardon."*

Pendant longtemps - et même encore - la distinction n'existait pas, dans le public, entre les déportés raciaux, les israélites voués à l'extermination à cause de leur religion, et les combattants de la liberté. Combien de fois, apprenant que j'avais été déporté, m'a-t-on dit : *"je ne savais pas que vous étiez juif"*. Je suis catholique. Mes interlocuteurs paraissaient étonnés d'apprendre qu'en dehors d'Auschwitz-Birkenau des camps de concentration étaient peuplés d'adversaires du nazisme.

La Résistance

Aspirant en 1939, légèrement blessé et fait prisonnier dans la nuit du 23 au 24 juin 1940 avec neuf de mes hommes et un sous-officier, je me suis évadé avec eux fin juillet.

Affecté à l'encadrement des chantiers de jeunesse, j'ai écrit et fait jouer, le 24 juin 1941, une pièce *"Metz toujours français"* sur la résistance Messine en 1870, qui se terminait par le chant *"Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine"*, repris en chœur par toute l'assistance : jeunes du chantier et gens des villages voisins. Déplacé dans un autre camp, je jugeais plus prudent d'aller voir ailleurs. Grâce à quelques protections je trouvais un emploi crédible. En 1942, j'entrais dans la Résistance par l'intermédiaire de Robert Debard, de "France d'abord".

Affecté au réseau Armor, je fus muté, pour des commodités de transmissions, le 1^{er} janvier 1944, au réseau Aj-Aj dépendant de l'OSS. Mes fonctions restaient les mêmes : propagande, recrutement, attribution de fausses cartes d'identité, et surtout renseignements de tous ordres. Ainsi, un jour de mars 1944, j'avertis mon frère qui habitait à Lyon, cours Richard Vitton, dans le quartier de Montchat, que l'aviation anglaise allait bombarder une usine de roulements à billes à 300 mètres en ligne droite de son domicile, ajoutant : *"Ne crains rien, les anglais bombardent en piqué, avec une grande précision"*. Mon frère me répondit : *"S'ils touchent cette usine, c'est tout le quartier de Montchat et une partie de Villeurbanne qui sauteront, car dans l'usine se trouve un transformateur distributeur de gaz de ville"*. Par l'intermédiaire de Robert Debard, Londres décida de surseoir pendant seulement 5 jours, la lune n'étant plus favorable ensuite à un bombardement. Le concierge de l'établissement accepta de guider une équipe de saboteurs. Deux jours plus tard,

l'usine était hors d'usage. L'intervention aérienne fut annulée.

Un soir, alors que je préparais mon repas, mon poêle se mit à fumer. Je laissais la porte ouverte pour assainir l'air. Arriva mon voisin, un GMR à qui je ne disais qu'un sec *"bonjour"* habituellement, qui me proposa de *"faire tirer"* mon poêle. Avec succès. Invité à dîner, il paraissait préoccupé. Il finit par me confier : *"Demain, nous attaquons un maquis en Savoie"*. Je sortis quelques instants pour demander à Debard de m'envoyer un agent de liaison. Un quart d'heure après survint une charmante jeune fille, Marguerite Sachs, qui, israélite, se cachait sous le pseudonyme de Danièle Stolz. Le GMR, croyant à une bonne fortune, voulut se retirer. Je lui dis : *"C'est la fille d'un ami qui vient chercher du sucre"*. En la raccompagnant, je lui donnais toutes les indications fournies par mon hôte. Le lendemain, il revint : *"On n'a rien pu faire ... le maquis nous attendait... On a dû faire demi-tour..."*.

Si incroyable que cela puisse paraître, cette même scène se déroula chaque semaine. Danièle revenait chercher un œuf, ou du vin. Je pensais que le GMR me renseignait discrètement. En réalité, il ne se doutait de rien. À mon retour de déportation, il avait changé de domicile et d'uniforme pour devenir CRS. Je l'aperçus plusieurs fois dans la rue. Il me fuyait. Un jour, nous nous trouvâmes face à face. Il s'effondra : *"Pardonnez-moi. J'ai été un traître. Si j'avais su que vous étiez résistant, j'aurais essayé de vous aider..."* Il était d'une incroyable naïveté, j'en eus la preuve par la suite.

Autre genre d'informatrice : une ravissante demi-mondaine, maîtresse du colonel commandant l'escadre de la Luftwaffe stationnée à Lyon-Bron. Elle me donna des indications précieuses. Son ami étant abattu dans un raid contre le front de Normandie, elle succomba aux prévenances dorées du lieutenant de la Gestapo chargé de surveiller le colonel. Apprenant que ma tête était mise à prix, elle me dénonça.

Klaus Barbie

Je fus arrêté le 4 juillet 1944, présenté au sinistre Klaus Barbie, chef de la Gestapo en Rhône Alpes. De la fouille pratiquée sur moi, il retint trois cahiers de papier à cigarettes (que j'avais acheté pour mon père au cours d'une mission en Savoie) et mon carnet d'adresses.

Il donna les papiers de cigarettes à expertiser. Il sortit avec le carnet comportant beaucoup de noms, d'adresses, de numéros de téléphone. Mais ceux concernant la Résistance étaient mêlés, je dis bien *"mêlés"* et non *"codés"*. Les hommes devenaient des femmes et inversement, les prénoms étaient changés, les noms modifiés ainsi que les numéros. Je m'y retrouvais parce que j'avais une étonnante mémoire, mais... allez donc décoder ce qui ne l'est pas ! Lorsqu'il revint, il brandit le carnet : *"Beaucoup d'adresses de femmes ... adresses fausses !"*

"Ce sont des femmes qui me les ont données pour que je ne les importune pas !"

Il me laissa un long moment, seul. Lorsqu'il rentra, il m'offrit un siège, s'assit en face de moi. *"Nous allons parler de vous"*. Il était parfaitement renseigné à mon sujet. Après une longue tirade élogieuse, il conclut : *"Il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne comprenne pas la situation. Les anglais vont être rejetés à la mer avec les américains, après avoir sacrifié la jeunesse des deux pays..."*

Il me proposa - tout simplement ! - de réunir mes amis qui, comme moi, *"étaient dans l'erreur"* afin que nous collaborions avec Hitler (pas moins !) dont le seul but était d'établir une paix mondiale pour mille ans !

Comme j'affirmais ne rien connaître de la Résistance, des *"terroristes"*, après plusieurs tentatives de retournement entrecoupées de longues attentes il finit par me déclarer : *"Puisque vous n'iez l'évidence, je vais être obligé de vous remettre entre les mains de la police française, qui a de redoutables arguments pour contraindre les gens à reconnaître la vérité..."*

La Gestapo

Cette *"police française"* n'était autre qu'un ramassis de bandits condamnés à de lourdes peines et qui avaient été libérés pour se mettre aux ordres de la Gestapo, avec comme chef un repris de justice, Francis André, dit *"gueule tordue"* à cause d'une balafre lui ayant ouvert la joue du menton à l'œil, le défigurant horriblement.

Ils commencèrent par m'annoncer quatre cents coups de planche sur la tête : *"Tu nous diras d'arrêter quand tu voudras parler"*. Chaque coup était donné par l'arête vive, bien entendu. J'eus bientôt le visage ensanglanté. Je servis ensuite de *"punching-ball"* à deux boxeurs à poings nus.

De temps en temps, à leur grande satisfaction, je mimais un KO qui me donnait un court répit. Succéda le supplice de la baignoire. Je buvais jusqu'à l'évanouissement. Après plusieurs essais, ils tentèrent de me faire suffoquer en tapant sur mes genoux, puis en me brûlant les jambes avec une cigarette... qu'ils tournaient pour laisser la braise dans la plaie. Puis cinq ongles des pieds arrachés, pied gauche brûlé, extrémités des petits doigts écrasés (ils savaient que je jouais du violon), coups incessants, sans compter d'autres abominables tortures dont je n'ai jamais osé parler et qui, lorsque je souffre, hantent encore mes nuits.

Le troisième jour, le 7 juillet au soir, "gueule tordue", constatant que je restais muet, décida : *"Qu'on en finisse !"*

Mes tortionnaires me firent mettre à genoux dans la baignoire. Un homme jeune, très élégant dans un costume bleu arriva. C'était Saunier, un des tueurs de l'équipe. Il demanda qu'on modifie ma position *"sinon je vais être éclaboussé par le sang et la cervelle"*. Il plaça contre ma tempe le canon de son béretta et ajouta : *"Je compte jusqu'à trois, et je tire... Un... deux..."* et j'ajoutais *"trois"*, tellement l'instant était intense. Furieux, il m'asséna un coup de crosse qui m'ouvrit le menton et s'en alla. On me reconduisit dans l'étroite cellule que je partageais au fort Montluc avec huit autres détenus.

Le lendemain matin, un soldat allemand me conduisit à l'infirmerie du fort. Le préposé s'étonna. Je n'étais qu'une plaie des pieds à la tête. Il questionna : *"Vous êtes juif? - Non, catholique. - Terroriste? - Non, c'est une erreur"*. Il me badigeonna de mercurochrome, me fit absorber deux comprimés d'aspirine et en glissa quelques-uns dans ma poche à l'insu du soldat.

Lorsque, le 22 juillet au matin, les SS appelèrent des prisonniers "avec bagages", je crus en avoir fini avec le pire. Nous pensions tous être dirigés en Allemagne au STO, et nous espérions pouvoir nous évader. Il fallut déchanter. Menottes, placés par huit dans des compartiments de six personnes gardés par un SS en armes, le train nous emporta à Compiègne. Cinq jours plus tard, un autre train nous attendait : cent personnes au moins entassées dans des wagons à bestiaux (hommes 40, chevaux 8 en long !) par une chaleur torride, sans eau, nous voulions croire quand même à une attaque contre le train, à l'avance alliée... Par une fente du wagon, je fis tomber, dans les gares, six petits morceaux de papier sur lesquels j'avais écrit : À faire parvenir à M^{me} Desprat, à Illiat (Ain), et au verso : Pars pour l'Allemagne, suis en bonne santé. Tous ces fragments sont parvenus à destination, parfois accompagnés d'une lettre. Merci aux cheminots !

Neuengamme

Le 31 juillet s'ouvraient pour nous les portes de l'enfer : Neuengamme.

Dépouillés de nos vêtements remplacés par un costume de bagnard en fibranne, tondu, rasés des pieds à la tête, attribution d'un numéro en guise d'identité : la réception était sans équivoque. Après une séance de coups dans une cave qui servait de chambre à gaz, sur la place d'appel un SS hurla : *"Vous êtes des terroristes, des communistes. Vous êtes ici pour mourir et nul n'en saura rien. Vous n'êtes plus rien. Vous n'êtes plus des hommes, même pas des animaux. Les chiens ont un nom, vous, vous n'êtes que des numéros. Lorsqu'on vous appellera, vous donnerez votre numéro. Si vous dites votre nom, ce sera 25 coups de schlague !"*

En kommando

Quinze jours plus tard, départ vers les kommandos de travail. Le nôtre se trouvait dans la banlieue de Brême où se construisait sur la Weser une base de réparations pour les sous-marins. Il fallut traverser la ville à pieds, encadrés par des SS et des soldats. Il était environ huit heures. Les enfants qui se rendaient à l'école nous insultaient, nous lançaient des pierres, encouragés par les mamans !

Nous allions travailler pendant 14 heures par jour, dans des conditions particulièrement inhumaines, vêtus par les grosses chaleurs comme par les grands froids (jusqu'à -30°) de notre seul mince costume de fibranne.

Comme nourriture : le matin un bouillon, d'abord baptisé "café", puis "thé" lorsqu'il devint plus clair, et dans les derniers mois tout simplement de l'eau chaude. À midi, pendant les trois premiers jours, une soupe sur le chantier, puis après, plus rien. Le soir, une soupe liquide où les plus chanceux trouvaient quelques "légumes" : brins d'épinards, de feuilles de bettes, rares morceaux de rutabagas; une boule de pain compact, d'abord gris, puis violacé : un kilo pour cinq personnes, puis pour 8, pour 10, enfin pour 12 ; 15 grammes de margarine, une tranche transparente de

saucisson, ou 20 grammes de fromage "garanti 0 % de matière grasse". De quoi mourir lentement de faim...

Rentabilité

Dans les archives SS de Dachau a été découvert un éloquent "calcul de rentabilité pour la SS des détenus en camp de concentration" :

- prix de location pour une journée	6	Reichmark
- moins pour la nourriture		0,60 RM
- moins amortissement des vêtements		0,10 RM
Bénéfice journalier		5,30 RM

Espérance de survie : 9 mois, soit 270 jours à 5,30 RM = 1431 RM

Récupération sur les cadavres :

dents en or, vêtements, moins 2 RM pour la crémation 200 RM

Soit bénéfice au bout de 9 mois 1 631 RM

(non compris la récupération des os et des cendres).

À Neuengamme, "l'espérance de survie" était estimée à 6 mois.

À ce travail forcé s'ajoutaient les mauvais traitements. Je reçus 25 coups de schlague pour m'être endormi un dimanche après-midi. Cette schlague était composée d'un câble de cuivre d'un centimètre de diamètre, entouré de six câbles de cuivre plus petits, dans une gaine de caoutchouc vulcanisé. Chaque coup faisait éclater la peau.

Le plus beau cadeau de Noël

Le 24 décembre 1944, Rolf, le kapo-chef du commando, condamné aux travaux forcés pour assassinats, me voyant casser une planche pourrie pour alimenter le poêle de notre chambre, par - 30°, se jeta sur moi, beuglant "sabotage" en me frappant. René Hirt, notre interprète, jeune alsacien arrêté pour refus de servir dans l'armée allemande nous sépara. Rolf hurla : *"J'ai son numéro : 39 929. Il sera pendu."* Le lendemain, jour de Noël, après un appel dans la neige au cours duquel j'eus les pieds gelés, René Hirt m'appela : *"J'ai trouvé ta feuille de pendaison dans le bureau du secrétaire. Je l'ai mangée !"* Je n'ai jamais eu plus beau cadeau de Noël.

Début avril 1945 une tentative de nous ramener à Neuengamme avorta, les lignes de chemin de fer étant constamment bombardées. Notre convoi se retrouva à Sandbostel, dans un camp de prisonniers français partiellement évacué pour nous accueillir. Une épidémie de typhus se déclara. Sur le tas de cadavres sans cesse augmentant, quelques russes et italiens éventraient les corps pour manger le foie et le cœur. Cet ossuaire fut ensuite surveillé. Dans la nuit du 19 avril, j'entendis parler d'une distribution de pain. Rassemblant mes dernières forces je m'y rendis : les détenus russes avaient attaqué la boulangerie du camp de prisonniers. Les SS surgirent et entreprirent une fusillade. Je me jetais à terre... et je m'endormis.

Le lendemain matin, les SS étaient partis, les prisonniers français obtinrent des soldats allemands l'autorisation d'entrer dans notre camp et de relever les morts. L'un d'eux me retourna, tout étonné de me voir vivant. C'était un habitant de Saint Laurent sur Saône, qui connaissait mon village d'Illiat. Il me permit d'écrire à ma femme, avant que je sombre dans le coma. Je revins à moi dans une grande pièce claire. Le médecin-major anglais, qui était resté avec son antenne médicale pour tenter de sauver les survivants m'expliqua que je devais rentrer en France où l'on attendait mes rapports. Mais j'étais intransportable, pesant... 32 kilos.

Ce n'est qu'après deux mois de soins attentifs et intensifs, nourri au compte goutte d'abord toutes les heures et demie, puis toutes les deux et enfin toutes les trois heures que je pus être rapatrié le 12 juin 1945.

Mais pendant toute ma vie, j'ai continué à être torturé par les séquelles physiques et morales de mon passage à la Gestapo et de mon séjour à Neuengamme.

Edmond-Gabriel Desprat

(principal pseudo : Diogène) - 39 929 à Neuengamme

Commandeur de la Légion d'honneur au titre de la Résistance et de la déportation

Membre des *Amitiés de la Résistance*

